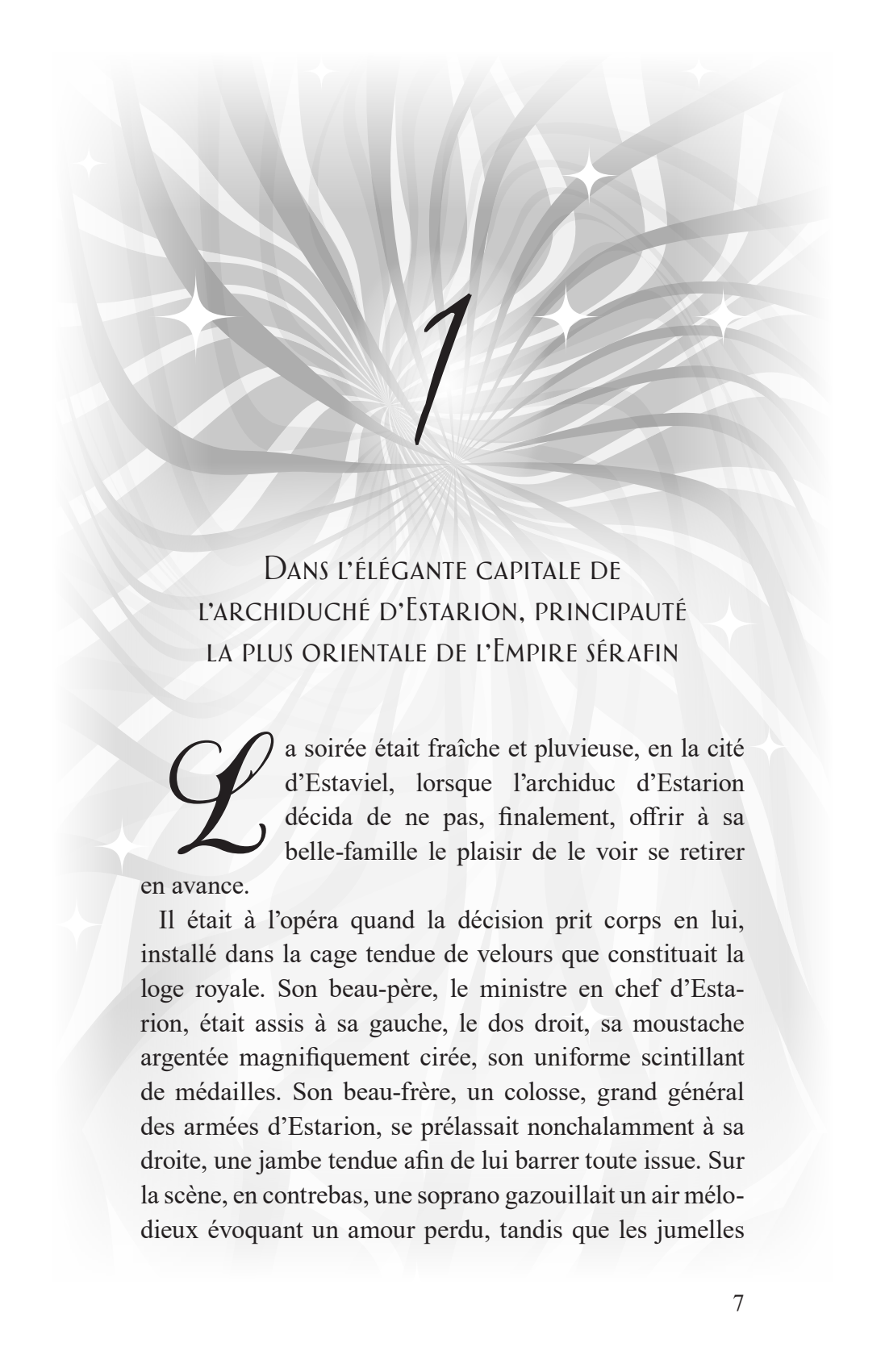




1

DANS L'ÉLÉGANTE CAPITALE DE L'ARCHIDUCHÉ D'ESTARION, PRINCIPAUTÉ LA PLUS ORIENTALE DE L'EMPIRE SÉRAFIN

La soirée était fraîche et pluvieuse, en la cité d'Estaviel, lorsque l'archiduc d'Estarion décida de ne pas, finalement, offrir à sa belle-famille le plaisir de le voir se retirer en avance.

Il était à l'opéra quand la décision prit corps en lui, installé dans la cage tendue de velours que constituait la loge royale. Son beau-père, le ministre en chef d'Estarion, était assis à sa gauche, le dos droit, sa moustache argentée magnifiquement cirée, son uniforme scintillant de médailles. Son beau-frère, un colosse, grand général des armées d'Estarion, se prélassait nonchalamment à sa droite, une jambe tendue afin de lui barrer toute issue. Sur la scène, en contrebas, une soprano gazouillait un air mélodieux évoquant un amour perdu, tandis que les jumelles

de théâtre brillaient avec avidité dans l'assistance, toutes rivées sur le jeune veuf le plus célèbre des lieux : l'archiduc Felix Augustus von Estarion.

Il va sans dire que celui-ci était tout de noir vêtu. Cette teinte était alors la seule à orner sa garde-robe, et ce quand bien même il s'échinait à en réclamer d'autres. La soirée trouverait un point d'orgue parfait, un point d'orgue fort attendu, s'il décidait de se pencher en avant, submergé par son non moins célèbre chagrin, et de se laisser tomber de la loge royale sur la scène.

À vingt-trois ans, Felix, l'homme derrière le titre, portait en effet le deuil de son épouse depuis treize mois. Il avait grandi auprès d'Emmeline, la fille au grand cœur du sinistre régent, l'un des rares enfants qu'il ait jamais eu le droit de fréquenter. Tous deux s'étaient protégés l'un l'autre du père d'Emmeline autant que faire se pouvait, durant leur enfance partagée, et les moments de paix qu'ils avaient trouvés ensemble avaient créé les plus doux souvenirs que Felix se soit forgés au cours de ces froides années.

Felix avait éprouvé non seulement de la joie, mais aussi un soulagement fou lorsqu'il avait appris, à l'aube de l'âge adulte, que c'était elle que le comte lui avait désignée comme épouse, plutôt que quelque étrangère inconnue de lui. Quand la santé d'Emmeline s'était détériorée, à la surprise de tous, il lui avait tenu la main jusqu'à l'ultime instant ; et quand le plus éminent des médecins convoqués à son chevet avait fermé les yeux de la défunte, Felix avait perdu toute dignité, versé des larmes en public pour la première fois depuis la mort de ses parents, après quoi le comte von Hertzendorff était venu le soumettre aux règles d'une discipline brutale.

Felix s'était étonné, ce jour-là, que son beau-père ait toléré que tant de serviteurs et courtisans assistent à une scène si

honteuse. La simple vérité, il ne la saisit que plusieurs mois plus tard, quand enfin il émergea des brumes du chagrin : la mort d’Emmeline avait privé le comte von Hertzendorff de ses vues sur l’archiduché d’Estarion, aussi tramait-il déjà sa prochaine manœuvre.

Du haut de ses vingt-trois ans, Felix avait passé l’âge d’être chapeauté par un régent. Aux yeux de la loi, il pouvait – en théorie – démettre son beau-père de son rôle de ministre en chef, et arracher des griffes violentes de son beau-frère le contrôle de l’armée. Il pouvait même choisir de se remarier, et de porter au pouvoir une famille rivale.

Tout cela semblait totalement improbable à Felix lui-même, pour qui les membres de son haut cabinet étaient des quasi-inconnus avec lesquels il n’avait jamais eu le droit de s’entretenir en privé... mais le comte Gerhard von Hertzendorff n’était pas devenu l’homme le plus puissant d’Estarion en faisant fi des moindres menaces à l’horizon. Il se préparait, y compris après la profonde déception qu’avait été pour lui la mort de sa fille, au pire scénario qu’il pouvait imaginer... et Felix avait fait son jeu en manifestant son émotion de façon si peu « digne » d’un homme.

Jamais le comte n’allait renoncer de son plein gré au pouvoir dont il s’était emparé quinze ans plus tôt. Désigné comme régent temporaire par ses collègues du haut cabinet d’Estarion, il avait choisi de s’arroger le titre de ministre en chef le jour du dix-huitième anniversaire de Felix, encore qu’il ait eu l’intelligence politique de publier ladite proclamation sous le nom de ce dernier.

À l’époque, Felix n’avait pas même cherché à protester. On lui avait appris des années durant, à renfort de rudes corrections, d’isolement stratégique et de privation de nourriture calculée méthodiquement, que le comte ne

souffrirait aucun défi à son autorité... et que le comte von Hertzendorff ne connaissait aucune merci lorsqu'il s'agissait de faire appliquer sa volonté.

Les lois de l'Empire et la force de l'opinion publique étaient suffisamment robustes pour l'empêcher de pousser Felix du haut du balcon en cette soirée au théâtre, en présence de centaines de spectateurs fascinés. Néanmoins, il pouvait garantir, sans l'ombre d'un doute, que personne ne serait surpris quand les journaux publieraient enfin la nouvelle de la mort de l'archiduc, une mort tragique que la victime s'était donnée à elle-même.

Pour Felix, il ne faisait aucun doute que les détails de sa mort prochaine avaient déjà été prévus avec soin.

Plus jeune, il avait appris que le seul moyen de survivre et d'assurer la sécurité d'Emmeline consistait à s'absorber dans le monde onirique des livres et de la poésie, et à laisser toute décision d'importance à l'autorité du comte. Mais alors qu'il contemplait l'océan des jumelles de théâtre, une prise de conscience ahurissante s'opéra soudain en lui. Les antiques flammes de la rébellion, qu'il croyait éteintes depuis des années, crachaient en réalité d'ultimes braises ardentes.

Il n'avait plus rien à perdre.

Emmeline n'était plus. Lui-même n'éprouvait de sentiments pour personne d'autre. Le comte von Hertzendorff avait veillé, avec le plus grand soin, à maintenir cet état en lui attribuant régulièrement de nouveaux serviteurs.

En d'autres termes... aucun être cher au cœur de Felix ne saurait plus pâtir de ses actes.

L'étincelante libération que lui procura cette pensée le poussa à se lever de son siège capitonné, puis à se dresser sur ses pieds. Face à une assistance sidérée de le voir contrevenir, pour la toute première fois, au protocole, il

ouvrit la bouche et prit une profonde inspiration afin de prononcer toutes ses vérités à pleins poumons, de sorte que tous l'entendent, et que les journaux les diffusent à travers le continent...

... À l'instant précis où la botte à pointe de fer de son beau-frère – dissimulée à la vue des spectateurs par le muret drapé de la loge – vint lui heurter le derrière du genou, le faisant s'écrouler sur son siège dans un glapissement dépourvu de la moindre dignité.

— L'archiduc est souffrant ! tonna le grand général en plaquant sa main de titan sur la poitrine de Felix pour l'immobiliser. Tirez les rideaux !

Des valets en livrée s'empressèrent aussitôt de dénouer les cordons de soie retenant les épaisses tentures cramoisies de part et d'autre de leur loge.

— Non, geignit Felix, les dents serrées, luttant contre la poigne de son beau-frère. Attendez ! Je...

Les rideaux se fermèrent autour des trois personnages en même temps qu'un rugissement emplissait le reste du théâtre, le public perdant tout intérêt pour l'intrigue qui se déroulait sur la scène.

Il n'était désormais plus possible de se faire entendre hors de la loge royale.

— À quoi diable crois-tu jouer ?

Son beau-frère, Radomir, le saisit sans ménagement par le poignet afin de l'empêcher de bouger.

— Songerais-tu à te lancer dans une carrière de chanteur, petit frère ? Je ne m'y hasarderais pas, avec ta voix.

— Trêve de sottises, le rabroua le beau-père de Felix avec un regard noir. Nous allons convoquer un médecin, après quoi nous ferons reconduire Felix avant qu'il ne puisse causer d'autres tracasseries. Toi et moi, nous garderons la

loge, de sorte que personne ne sombre dans l'hystérie. En attendant...

Ignorant Felix, comme chaque fois qu'une question politique se posait, le comte produisit une lettre qui lui avait été remise discrètement par un serviteur, au premier acte de l'opéra.

— Que sont ces sornettes ? Capituler devant la Sorcière de l'Est ? As-tu seulement idée des centaines de gildars que nous versons à son oncle depuis des années, pour conserver ces maudites montagnes sous notre contrôle ? La peste, Kitvaria, est à notre frontière. Nous ne pouvons permettre que sa petite révolte triomphe !

— Navré. J'ai rappelé nos dernières troupes ce matin... du moins, la centaine de soldats qui ont survécu.

Radomir haussa les épaules.

— Je comptais vous en parler après le spectacle : rien ne sert plus de gâcher notre argent à vouloir reprendre ce royaume pour son oncle. Le territoire n'en vaut pas la peine, pas même dans le but de protéger notre frontière. Elle a jeté un sortilège invincible tout autour. Aucune personne munie d'une arme offensive ou vêtue d'un uniforme militaire ne peut plus ne serait-ce que pénétrer dans son territoire ! Ajoutez à cela tous les monstres et les parias qui l'y ont suivie ces derniers mois, sans autre intention que de démembrer le premier envahisseur civilisé venu...

— Incroyable.

Le comte froissa la missive entre ses mains.

— Nous sommes donc censés reconnaître humiliation et défaite, la laisser occuper la lisière même d'Estarion telle une araignée ? Faire un pied de nez à l'Empire en toute quiétude ?

— À moins que l'Empereur décide, une fois n'est pas coutume, d'envoyer ses propres troupes s'occuper d'elle au

lieu de nous forcer à gaspiller les nôtres... oui, répondit tout net son fils. Et à moins que vous ne vouliez qu'elle s'empare ensuite d'Estarion, car jusqu'à présent, nos troupes pas plus que nos sorciers n'ont réussi à lui causer le plus infime des ennuis.

Le voile de fureur incandescente qui passa sur les yeux gris et durs du comte fit naître une crainte instinctive dans le cœur de Felix. Il ne savait que trop bien ce que ce genre de rage pouvait produire. Les cicatrices qui zébraient son dos lui brûlaient encore à cette évocation.

Mais apparemment, il y avait désormais une personne au monde que le comte lui-même était incapable d'intimider...

Par voie de conséquence, Felix venait de découvrir exactement où il devait fuir.

Il ne lui restait plus qu'à se trouver un point d'accès.

2

AU CHÂTEAU DE KADARIC,
AU CŒUR DES MONTS KITVARIENS, SAUVAGES,
ÉTRANGERS À LA CIVILISATION
QUATRE SOIRS PLUS TARD

— Ce que tu ne sembles pas saisir, dit la sorcière du château de Kadaric sans lever les yeux de la poudre argentée scintillante qu'elle versait minutieusement dans un tube en cuivre, c'est que la soirée est fort mal choisie pour qu'un sorcier noir fasse son apparition. Tu les connais, Morlokk : tout en mines sinistres et menaçantes, bouffées de fumée et incantations bruyantes. Leur soif d'attention est telle que les premiers jours de visite sonnent immanquablement le glas de mon travail. À présent que toutes ces fastidieuses querelles sont derrière nous, me voici plongée dans une expérience particulièrement intéressante...

— Et pourtant, répondit son majordome, il n'en demeure pas moins, Votre Majesté, qu'un homme vêtu d'une houppelande intégrale fait à cette heure même route vers notre château, à l'évidence en réponse à l'annonce que vous m'avez ordonné de publier quand nous avons repris la bibliothèque de votre oncle. Et si vous vous rappelez une seule des scènes que d'autres sorciers ont pu faire par le passé lorsqu'ils ne recevaient pas ce qu'ils estimaient être un accueil digne de ce nom en notre dernier logis...

La sorcière, Saskia, tiqua ; ses doigts se figèrent en pleine opération.

— Ça oui, je m'en souviens. La salle de devant... et la bibliothèque... ainsi que la cuisine, n'est-ce pas, la dernière fois ?

— Notre dernière demeure et ses occupants, déclara Morlokk, ont fini par se remettre de tous les incidents que nous avons affrontés. Nous poursuivrons notre œuvre en ce château si nécessaire. Nonobstant, il serait préférable pour tout le monde d'éviter de nouvelles et inutiles calamités... si vous l'estimez possible.

Il n'était pas aisé, pour un ogre, d'afficher un air narquois ; leurs traits burinés ne se prêtaient pas à la subtilité. Cependant, Morlokk était au service de Saskia depuis des années, et jamais il ne s'était dérobé devant un défi.

— Soit.

La sorcière posa un dernier regard, empli de nostalgie, sur le gobelet qui renfermait le liquide vert bouillonnant qu'elle s'apprêtait à déboucher pour l'étape suivante de son projet.

— Dans ce cas, tu auras soin de le faire entrer sitôt qu'il sera là.

— ... Hum ?

Un sourcil vert broussailleux s'arqua d'un air entendu.

Saskia suivit le regard que son majordome portait sur sa tenue : sa vieille robe grise confortable, recouverte d'un tablier comme il faut, lui-même constellé de taches héritées d'anciennes expériences, ainsi qu'un foulard violet guilleret maintenant sa longue et épaisse chevelure à l'abri du danger.

Elle l'aimait, ce foulard. Il avait été confectionné à son intention par un vieux chef de clan gobelins – d'une pail-lardise extrême – un an plus tôt. Elle jugeait qu'il se mariait fort bien à ses cheveux noirs de suie et à son teint pâle.

Elle soupira, néanmoins, en acceptant l'inévitable.

— Tu as raison, bien sûr. Comme toujours.

Secouant la tête, Saskia s'écarta du lutrin où elle conservait ses notes.

— Je serai prête dans un quart d'heure. Si tu pouvais préparer la chambre d'entrée ?

— Je vais de ce pas mettre les crânes à bouillir, répondit Morlokk tout en se retirant avec une révérence, laissant la lourde porte en bois se refermer derrière lui.

Les épaules de Saskia s'affaissèrent tandis qu'elle se dirigeait, d'un pas pesant, vers la porte du fond, abandonnant toute sa magie charmante, nauséabonde et intéressante, pour se préparer à impressionner un énième et barbant sorcier.

En toute honnêteté, si elle avait su quel protocole accompagnait le statut de reine éminemment maléfique, elle n'aurait peut-être jamais renversé son oncle.

Le premier signe indiquant que Felix approchait de sa destination parut lorsqu'une rangée de crânes s'embrasa tout à coup, droit devant lui. Les orbites vides vomissaient des flammes vertes, et les mâchoires béantes bordaient

les lacets de la route. Route qui escaladait la montagne jusqu'à un gigantesque château tapi dans l'ombre, au loin, et désormais enfin éclairé par la danse folle des flammes.

C'était un spectacle troublant. Mais, les quatre derniers jours, Felix avait fait tant de découvertes troublantes qu'il était presque – presque – insensible à toute stupeur.

Il avait joui d'une chance folle – et suspecte – lors de son évvasion du palais archiducal, à tel point qu'il avait passé la première journée de son périple à regarder par-dessus l'épaule de la houppe noire intégrale pêchée au fin fond de sa garde-robe, unique et piètre déguisement. Pourquoi personne ne l'avait-il surpris ? Tout ceci était-il un piège ?

Bien entendu, il n'avait pas osé se montrer aux écuries archiducal et, dépourvu de fonds, il ne pouvait non plus louer de cheval pour le trajet. Mais, aussi incroyable que cela puisse paraître, Felix avait trouvé une jument qui paissait, sans surveillance, dans quelque champ, après quatre heures de marche à peine. La culpabilité avait manqué de l'étouffer face à ce larcin, mais le désespoir avait remporté la bataille interne.

Felix trouverait un moyen de dédommager le fermier un jour. Sans nul doute. Et avec la chance qui était la sienne, cette gentille jument devait avoir réussi à rentrer, maintenant... Car, pour désespéré qu'il fût, Felix n'avait pas eu la cruauté de lui faire risquer sa vie en même temps que la sienne propre face à la terrifiante muraille de magie ondulante qu'il avait trouvée se dressant de ses dix mètres de hauteur à la frontière avec Kitvaria.

Ce fut cet impossible tableau qui lui fit voir la réalité de sa destination. Face à ces ondulations sinistres, qui barraient l'horizon dans les deux directions, les poils des bras de Felix s'étaient dressés sous l'effet d'une conscience cuisante.

Au fil des ans, il avait assisté à plus d'une démonstration publique de force, réalisée par les sorciers dorés au service de l'Empire sérafin ; mais quand bien même trois ou quatre de ces sorciers fort chevronnés associaient leurs compétences, aucune de leurs démonstrations n'atteignait ce niveau de pouvoir. Pourtant, il était de notoriété publique que l'illustre Reine Sorcière de Kitvaria avait créé cette barrière par ses propres moyens.

Comment une mortelle pouvait-elle avoir pareille quantité de magie en son corps ? Et qui allait bien pouvoir se dresser contre elle ?

Après avoir abandonné la jument, Felix avait franchi la création de la sorcière les yeux écarquillés avec fatalisme, prêt à accepter ce qui se présenterait à lui.

Ce qu'il avait découvert de l'autre côté, en réalité, ç'avaient été trois imposants trolls au corps couvert de mousse, armés de bâtons d'un bon mètre cinquante, qui guettaient d'éventuels envahisseurs. Eux aussi avaient fait un tableau impressionnant – les premières créatures magiques que Felix ait vues de sa vie, en dehors des livres, et manifestement prêtes à user de violence brutale contre lui, comme le proclamaient toutes les brochures de mise en garde de l'Empire –, néanmoins, le fait qu'ils lui aient adressé des signes de la main, après avoir jeté un bref coup d'œil à sa houppe, l'avait sidéré encore plus.

Il estimait que l'absence d'arme sur sa personne avait dû être établie lorsqu'il avait franchi la barrière. Il n'empêche, Felix s'était attendu à ce que ces trolls l'interrogent sur ses intentions avant de le laisser entrer sans encombre dans leur royaume. Au lieu de quoi, ces êtres bourrus lui avaient, d'eux-mêmes, indiqué comment se rendre au château de la reine avant même qu'il ait pu leur poser la question.

C'était presque comme s'ils l'avaient attendu... ce qui l'aurait bien davantage inquiété s'il n'avait déjà flotté dans une brume d'incrédulité, de fatigue et de surréalisme.

Comment tout cela avait-il pu être aussi facile ?

Il avait tenté de s'évader à d'innombrables reprises au cours de son enfance. Chaque fois, il avait concocté des plans méticuleux et détaillés, pour échouer encore et encore, jusqu'à ce qu'il finisse par retenir la leçon. Le comte attendait invariablement, toujours prêt, à jamais invincible...

Ainsi s'était-il écoulé près de huit ans depuis sa dernière tentative. Après quoi il avait enfin renoncé, le dos lacéré, la voix éraillée par ses cris, et la poitrine envahie d'un désespoir si profond qu'il tenait presque du soulagement. S'il ne restait plus rien à espérer, avait-il alors songé, au moins ne restait-il plus rien à craindre.

Quand donc le comte avait-il enfin relâché sa vigilance ?

L'amertume que renfermait cette question aurait pu le mettre à genoux. Mais le chemin qui menait au château de Kadaric était par trop étroit et rocailleux pour qu'il risque d'y trébucher. L'endroit était, de fait, un site absurde pour installer le siège d'un gouvernement – Felix lui-même le savait. Néanmoins, une personne qui accueillait ses visiteurs avec des crânes enflammés ne devait guère s'émouvoir de ce qu'autrui pensait de ses décisions.

À en croire les histoires qu'il avait entendues, la reine Saskia ne se contentait pas de s'entourer de monstres méchants et inhumains : elle en était une elle aussi, et ce depuis toujours.

Quand enfin, Felix parvint aux deux derniers crânes, il ne s'étonna même pas de voir les grandes portes de bois noir s'ouvrir devant lui sans qu'aucun serviteur se montre.

La lumière vert éclatant des crânes projetait des rayons crus dans la pénombre du hall d'entrée.

L'unique magie à jamais être autorisée dans les douze archiduchés composant l'Empire séraphin était celle que dispensaient avec prudence les sorciers dorés, tenue à l'abri des citoyens dépourvus de magie *via* un entraînement impérial rigoureux, tout au long de la vie, ainsi qu'un ensemble de règles appliquées strictement. Avant de poser le pied en Kitvaria, Felix n'avait jamais vu de créature non humaine. Jusqu'à ce jour, il n'aurait pu imaginer ce qu'il découvrait alors.

Mais le seul moyen de garantir sa survie consistait à se placer sous la protection d'un souverain plus puissant que le comte, et il ne pouvait qu'espérer que les mauvais sentiments que son bourreau inspirait à la reine Saskia convaincraient celle-ci de lui accorder asile en ce royaume, si notoirement grouillant de toutes sortes d'horreurs magiques et de parias.

Si elle décidait de le donner en pâture à ses monstrueux amis ?

Ma foi...

Felix leva la tête et redressa les épaules sous sa houppelande. À tout le moins, pour une fois – quoi qu'il puisse se produire ensuite –, son beau-père n'allait pas avoir la satisfaction de décider de son sort.

Felix prit sa propre existence en main pour la première fois depuis beaucoup trop longtemps, et pénétra dans le trou béant qui formait l'entrée du château.